

Les auberges de Cernay-la-Ville

Dès lors, la région de Cernay devenant plus accessible, sa population de peintres commence à augmenter ; trop loin d'une gare pour les promeneurs du dimanche, elle en est assez proche pour que les artistes puissent gagner le village à pied à travers bois ou en empruntant la voiture à cheval des messageries depuis la station de Boullay-les-Troux.

Ainsi, relativement isolés dans une région belle et variée, les villages de Cernay, de Senlisse et des environs conservent une simplicité que les paysagistes apprécient d'autant plus qu'ils lui doivent des conditions d'hébergement tout à fait accessibles.

Les auberges de Cernay sont en effet pour beaucoup une véritable providence : « Quoique ayant une pension de 300 frs. j'arrivais à la 4^e semaine complètement à sec. Vive la nature ! Alors je me réfugiais quelques jours chez la mère Margat, puis chez Leopold à Cernay et tout en étudiant ferme le paysage, j'attendais la tranche

mensuelle, payais mes huit jours et rentrais à l'atelier et cela avait lieu tous les mois.* »

En 1857, l'un des premiers, Louis Français peint à Cernay et dans la vallée de Chevreuse ; il y amène bientôt ses amis et ses élèves. C'est donc dans les années soixante que commence à apparaître dans la région de Cernay une véritable « colonie » de paysagistes qui va s'y fixer pendant une trentaine d'années (dans des conditions très variables), autour de Français et de Pelouse principalement, dont l'autorité et le prestige attirent de si nombreux artistes qu'on peut lire, à l'époque, ce dialogue dans un roman célèbre : « Un jour qu'il lui proposait d'aller aux Vaux-de-Cernay : "Non, non... pas là... il y a trop de peintres..."** »

* Charles Beauverie, *Cahiers autobiographiques*.

** Alphonse Daudet, *Sapho*, 1884.



► Lorsque Léopold Lequesne, vers 1886, fait construire un hôtel-restaurant, l'Hôtel des Cascades, à côté du site pittoresque des Vaux-de-Cernay, Emile Avril, ancien intendant du prince de Polignac, lui achète son auberge Au rendez-vous des artistes, sur la grand place de Cernay.

Rebaptisé plus tard « Hôtel de la Poste », l'établissement comporte onze chambres, une salle de danse à la place des anciennes écuries, de vastes bosquets et un café-restaurant dont les deux pièces sont garnies de tableaux de Breton, Dameron, Defaux, Kroyer, Leclaire, Raffaëlli, Saintin, etc., témoignages de leur passage et de leur séjour à Cernay.

« S'il fut un temps où les paysagistes n'eurent pour se nourrir, au moins par métaphore, que les racines des arbres qu'ils peignaient, leurs successeurs se sont arrangés pour planter toujours leur chevalet en vue d'un bon restaurant pas trop loin de Paris » écrit André Michel en 1881.



André GUÉRIN
Au rendez-vous des artistes.
 h. s. t., 60 × 92,
 coll. part.

► La silhouette bien connue du peintre-paysagiste chargé de sa boîte, son parasol, son chevalet, son pliant et sa besace est relativement récente : elle date de l'époque, vers 1840, où un peintre américain, John Rand, a l'idée d'utiliser des tubes de zinc ou d'étain fermés à un bout pour transporter la peinture à l'huile au lieu des pots et des vessies que l'on utilisait jusqu'alors ; mais est-ce l'invention des tubes qui a permis aux artistes de peindre dehors ou bien le besoin de ceux-ci de travailler sur le motif qui a suscité l'ingéniosité des fabricants ?

Désormais disparaît la contrainte qu'ont connue tous les paysagistes de transporter un matériel lourd, fragile et encombrant, les obligeant à réduire le format de leurs études, à se limiter, sur le motif, à des esquisses, à réserver l'essentiel de l'exécution de la toile à l'atelier.

De plus l'essor de la technologie industrielle et le progrès des connaissances chimiques mettent sur le marché tout un éventail de couleurs nouvelles qui ont l'avantage d'une composition constante et d'éviter à l'artiste la tâche fastidieuse du broyage et de la préparation de ses couleurs. Les toiles préparées qui commencent à être mises en vente à la même époque complètent ce matériel « tout fait » qui ouvre à l'amateur un champ d'activités artistiques qui, jusque-là, lui était inaccessible.

« Ce sont les couleurs en tubes, facilement transportables, qui nous ont permis de peindre complètement sur nature. Sans les couleurs en tubes, pas de Cézanne, pas de Monet, pas de Sisley, pas de Pissarro, pas de ce que les journalistes devaient appeler l'impressionnisme », disait Renoir à la fin de sa vie.

Le décor du restaurant « Chez Léopold »

Les tableaux, que les artistes laissent à l'aubergiste et qui peuvent parfois solder des repas ou un séjour, témoignent, dans leur variété, de la fantaisie et de la spontanéité, mais aussi du sérieux et du savoir faire de leurs auteurs.

Ils évoquent parfois une circonstance cocasse : un peintre, chargé de son chevalet, de sa boîte et de son pliant, tenant d'une main sa toile, de l'autre ses brodequins, traversant pieds nus un fossé bourbeux, ou un autre, sur le motif, agressé par des chiens menaçants ; parfois les artistes se peignent les uns les autres abrités sous leurs grandes ombrelles blanches, mais le plus souvent ce sont des études de paysages de la région.

Etudes rapidement enlevées ou tableaux travaillés à loisir et plus aboutis, toutes ces œuvres révèlent des artistes spontanés mais exigeants sur la qualité de la peinture, sur la maîtrise de la technique, en possession d'un métier sûr, « préoccupés avant tout de l'exactitude du rendu et de l'exécution du morceau »*.

Ces hommes, en général autodidactes, sont bien de leur temps dans leur volonté « de rejeter

hors du tableau tout ce qui est littérature [...] de peindre la nature dans son calme repos, dans l'immobile et l'immuable »**.

* Georges de la Fenestre, *Dix Ans de Salon, 1879-1888.*

** Georges Lanoë, *Histoire de l'École française de paysage depuis Chintreuil jusqu'à 1900.*



Honoré DAUMIER
1808-1879
Paysagistes au travail,
cabinet des estampes,
B.N., Paris.

La presse populaire illustrée répand volontiers l'image du peintre de plein-air, avec sa blouse de paysan, son chapeau de paille, son ombrelle blanche et son matériel encombrant. Cette image, des caricaturistes plus critiques l'accroissent en montrant cette sorte d'exception sociale sous les traits d'un fainéant, déréglé, buveur, braillard, impécunieux, ce qui accredité dans les familles la détestable réputation du rapin.

« La fille de la maison, sortant sur le pavé, la main devant les yeux, regardait au loin, et, sitôt qu'elle voyait arriver les derniers attendus, avec le bout de leurs parasols dépassant leur sac, elle allait tremper la soupe et l'apportait fumante dans la salle à manger.

A peine si l'on se donnait le temps de laver les brosses.

On jetait ses chapeaux, on démêlait, au petit bonheur, les grandes serviettes jaunes de toile de ménage, on attachait avec des ficelles les chiens aux pieds des chaises ; et un formidable bruit de cuillers sonnait dans les assiettes creuses. Le grand pain posé sur le dessus du piano passait, et chacun s'y coupait un michon. Le petit vin moussait dans les verres, les fourchettes piquaient les plats, les assiettes couraient à la ronde, les couteaux frappant sur la table demandaient des suppléments, la porte battait sans cesse, le tablier de la fille qui servait volait sur les convives, les bouteilles vides faisaient la chaîne avec les bouteilles pleines, les serviettes fouettaient les chiens qui mettaient effrontément la tête dans la sauce de leurs maîtres. Des rires tombaient dans les plats. Une grosse joie de jeunesse, une joie de réfectoire de grands enfants, partait de tous ces appétits d'hommes avivés par l'air creusant de toute une journée en forêt. [...].

Et autour de la table égayée, tout riait : le grand buffet avec ses soupicières à coq et sa grande tête de dix cors ; la salle à manger avec toutes ses peintures dans des baguettes de bois blanc [...]. »

Edmond et Jules de Goncourt, Manette Salomon.

Beaucoup de ces peintres ont une origine très modeste et leurs études ont été simples ; tous doivent durement lutter pour s'affranchir du premier métier qu'on leur impose, réaliser leur vocation et vivre de leur peinture :

Achard entre comme commis chez son oncle huis-sier, puis chez un avocat.

Chintreuil tente sa chance à Paris où il trouve une place de commis-libraire.

Français commis apprenti-libraire, travaille chez Buloz.

Harpignies comptable dans la sucrerie paternelle jusqu'à vingt-sept ans.

Dardoize destiné à la banque par sa famille, travaille chez un agent de change.

Guigou, dont le père refuse sa vocation, reste trois ans clerk de notaire.

Lansyer, dont le père refuse sa vocation, reste trois ans percepteur surnuméraire.

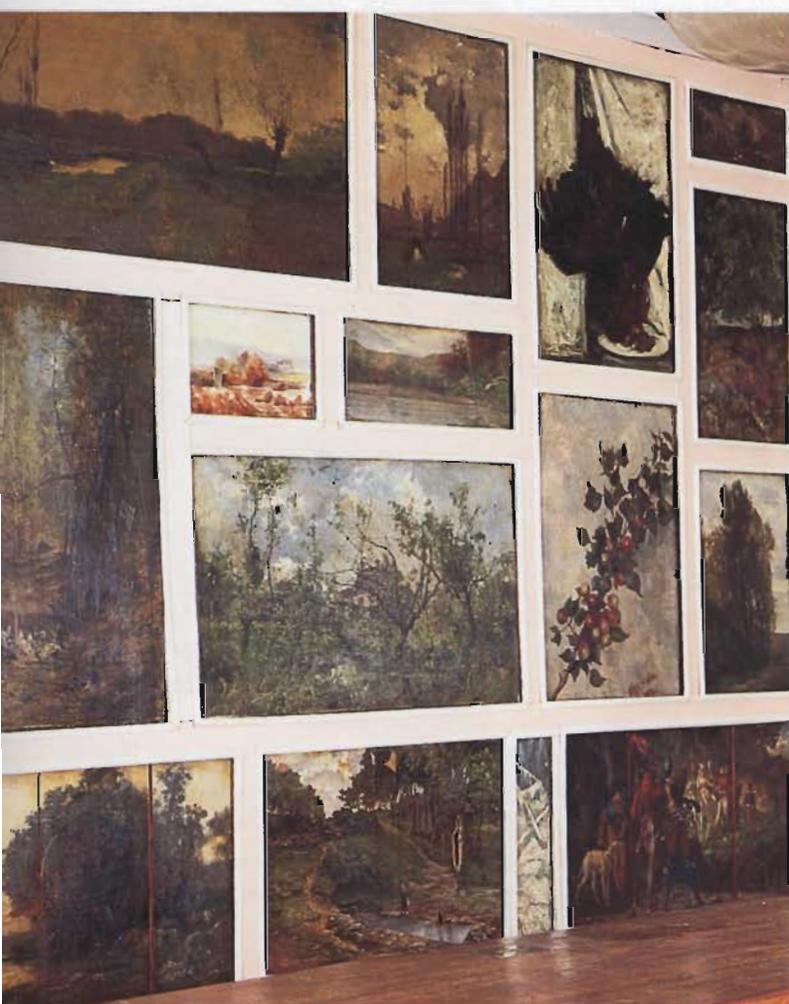
Leconte passe deux ans à aligner des chiffres dans l'étude de son beau-frère.

Pelouse reste onze ans commis dans une maison de tissu du Sentier.

Beauverie est apprenti quincailler pendant quatre ans sur la décision de son père.

Dameron fuit la maison de son père et dessine des gravures de mode.

Ils ont au moins hérité de leur milieu la ténacité et le courage ; artisans au plus beau sens du terme, c'est par leur application au travail qu'ils acquièrent un métier sûr et raffiné et que certains parviennent à une aisance bourgeoise.



► Le succès de ces hôtels-restaurants, dû en grande partie à l'originalité et à l'attrait de leur décoration, va durer longtemps et persister après le départ des paysagistes. Le *Rendez-vous des artistes* qui offrait à ses clients un « Salon de peintures » disparaît en 1967 et la décoration de « Chez Léopold », constituée de cent cinquante tableaux, n'est vendue qu'en 1998.

La plupart des œuvres de cet étonnant ensemble étaient peintes sur bois. Elles étaient disposées plus pour occuper la surface du mur, sans laisser de vide, que pour satisfaire un souci d'équilibre ou d'harmonie : les paysages de la région, les scènes de genre, les marines, les natures-mortes se côtoyaient, s'imbriquaient, avec une liberté et une fantaisie qui en faisaient un décor unique (peut-être le dernier resté ainsi « dans son jus ») dont la valeur et l'intérêt devaient davantage à la réunion de ces peintures qu'à la qualité de chacune d'elles.

► En 1891, bien longtemps après que les paysagistes en ont été les premiers et seuls clients, Thiébault-Sisson, dans *Le Magasin Pittoresque*, décrit ainsi le *Rendez-vous des artistes* : « Dans la salle d'exposition, des Lansyer, des Dameron, des Pelouse, des Defaux, des Jules Breton, des Saintin ; dans la salle à manger, un dos de vieillard en blouse bleue broché avec une rare puissance par Raffaëlli, des fleurs lumineuses de Leclair, des paysages de Vallois, et surtout une merveilleuse esquisse d'intérieur, enlevée avec une incomparable maîtrise par le danois Kroyer. »